

## MEISSONIER

Celui-là fut un grand peintre : dans le chœur des artistes illustres que la France a produits, si nombreux en ce siècle, il prendra sa place, mais non, certes, au premier rang, car chez lui la pensée ne fut pas à la hauteur de ce don merveilleux qu'il eut d'exécuter.

Parmi les centaines de tableaux, de dessins et d'études réunis en une exposition encore incomplète, au milieu des témoignages d'un travail incessant et d'une fécondité qui devrait étonner, ce qui frappe d'abord c'est l'extrême pauvreté d'idées de l'homme qui fut un si parfait praticien.

La pensée est, pour ainsi dire, absente de son œuvre : les personnages qu'il nous présente sont des fantoches ; ils gesticulent mais ils n'ont pas d'âme. Ce *Philosophe* qu'il nous montre absorbé dans une lecture, cache-t-il quelque méditation sous son masque insignifiant et impénétrable ? Ces bonshommes soucieux ou moroses sont-ils bien les principaux penseurs du dix-huitième siècle réunis chez *Diderot* ? En vain il a essayé d'exprimer la tragique majesté du profil de *Dante*. Le type auquel il s'est complu et qu'il a mieux réussi, c'est celui de *Polichinelle*, parce que Polichinelle est tout entier dans la grimace de son corps et de son visage contrefaits.

De là son infériorité dans le portrait. Je comprends qu'il n'ait pas été satisfait de celui qu'il fit d'Alexandre Dumas, car s'il est impossible de désirer une toile d'une pratique plus parfaite, il est difficile d'imaginer un portrait plus froid ; tous les plis, toutes les rides de la face sont rendus, mais la véritable physionomie, celle qui découvre l'homme intérieur, n'y est pas donnée. Cette remarque peut s'étendre à ses autres portraits. Ceux où il reproduit ses propres traits ou les clairs visages de ses



petites-filles échappent seuls à ce reproche, parceque, sans doute, il a trouvé ici dans le sentiment personnel et dans son amour de grand-père la chaleur et l'émotion qui lui ont si constamment manqué.

S'il aime à prendre ses sujets dans le passé, s'il couvre volontiers ses personnages des étoffes et des costumes que portaient nos aïeux, ce n'est pas qu'il ait compris et voulu rendre la vie ou l'âme des époques disparues. Cette préoccupation si commune aujourd'hui, non seulement aux écrivains mais aux peintres, de deviner et de retracer des civilisations différentes de la nôtre, fut étrangère à Meissonier, et il n'a pas connu ce souci qui inspire, pour les citer au hasard, Jean-Paul Laurens, Rogregosse ou Cormon. Il a dessiné des justaucorps et des tricornes parce qu'il les trouvait plus élégants que des chapeaux de soie ou des redingotes : mais en charmant l'œil il n'a pas essayé de nous suggérer une idée.

Une seule fois il a dépassé cette vue extérieure des choses ; une figure l'a arrêté et forcé à traduire une pensée, à mettre son pinceau au service de son âme. Son héros fut Napoléon. Pour le peindre il ne se contenta pas de le camper habilement sur son cheval, de représenter avec exactitude la redingote grise et le petit chapeau et de lui donner la vérité d'allure qu'il avait jusqu'alors seule cherchée. Il le vit parmi son état-major, devant ses troupes ; il aperçut en une antithèse grandiose les soldats, brutés superbes, les officiers inquiets et incertains, tous entraînés et mus comme des machines par ce petit homme pâle qui marchait dans la pensée intérieure et bouleversait l'Europe au gré de ses méditations. Cette vision tragique d'une foule immense animée par une volonté dont elle ignorait les desseins s'offrit à Meissonier puissante, intense, obsédante ; c'est elle qui provoqua les toiles intitulées : *1806, 1807, 1814*, créations de génie qu'il faut séparer et élever bien au-dessus du reste de son œuvre.

Cet éclair fut unique dans la carrière de Meissonier. Les titres généraux et vagues qu'il a donnés à ses tableaux



ou que les critiques leur ont attribués font assez voir que le sujet, par lui-même, lui était indifférent. *Le Liseur blanc*, *le Liseur noir*, *l'Homme à l'épée*, *le Voyageur*, *le Guide*, *les Amateurs*, *la Rixe*, *l'Attente*, *la Confiance*, *le Vin du curé*, tels sont les noms des morceaux les plus célèbres qu'il ait signés : on n'en saurait trouver de plus banals.

A-t-il donc tout sacrifié à l'amour du beau plastique, et, dédaigneux de l'expression, qui peut-être n'est essentielle à la peinture, a-t-il voué un culte exclusif à la forme ? Il ne le semble pas. Le nu est presque entièrement absent de son œuvre. On remarque, parce qu'ils sont isolés, un *Bacchus*, un *Samson*, une illustration pour *l'Affaire Clémenceau*. Il dédaigna ou il méconnut la poésie du cœur humain ; il n'y a d'académies dans ses tableaux non plus que dans ses ébauches. Quant à la femme, elle joue près de lui un rôle très restreint, comme si ce qu'il y a de moelleux et d'ondoyant en elle avait écarté la précision étroite de son pinceau.

Sa qualité maîtresse fut la faculté de saisir les gestes, de reproduire les attitudes, de fixer les mouvements. Ses personnages ne posent pas : il ne se sont pas groupés pour être regardés ; ils ne songent pas à nous. Meissonnier les a surpris comme ils agissaient et ils se sont arrêtés dans l'action commencée ; tels les audacieux pétrifiés par la Méduse, ou tels encore ces courtisans des palais magiques que les fées endormaient jadis d'un sommeil séculaire. De cette puissance il fut d'ailleurs conscient : il travailla constamment à la perfectionner et ses études sont presque toutes consacrées à cet objet. Que l'on examine les états successifs qu'il a donnés de son *Guide*, que l'on analyse les *Deux Vénitiens assis* à la sanguine, que l'on suive la série des dessins et des aquarelles qui lui servirent pour *1807*, que l'on regarde au hasard ses dessins et ses pochades, et l'on se convaincra de cette préoccupation incessante qu'il eut de donner à ses œuvres, par la vérité de l'allure, l'aspect de la vie.

Voilà ce qu'il faut surtout admirer chez Meissonnier ;



c'est par là que les *Amateurs*, le *Voyageur* ou la *Rixe* méritent en partie leur célébrité.

On me pardonnera de ne pas insister sur cette facture minutieuse qui a pourtant, plus que tout autre chose, contribué à sa gloire. A la considérer trop exclusivement on a porté sur Meissonier des jugements inexacts ou partiels. On l'a comparé aux Hollandais, mais, peintre archéologue et froid, eut-il les idées et les émotions de ces bourgeois épris de leur rustique et tranquille liberté? On l'a tour à tour exalté et rabaissé par l'examen seul de son procédé. Les uns ont pensé qu'il avait été impeccable parce qu'il avait tout achevé, d'autres l'ont accusé d'avoir vu le monde à la loupe et ont rapproché dédaigneusement sa peinture de la photographie.

Peut-être eut-il fallu s'attarder moins à l'examen de sa manière et s'inquiéter davantage des idées et des formes qu'avec elle il a traduites. C'est ce que nous avons essayé de faire.

On se rappelle la surprise que causèrent, après la mort de Delacroix, la découverte et l'exposition des patientes et innombrables études qui préparèrent toutes ses œuvres, études qu'il n'avait jamais montrées même à ses plus intimes amis et qu'il laissa comme témoignage posthume d'un labeur ininterrompu et d'une conscience artistique sans reproche. Combien furent alors confondus ceux qui lui avaient imputé une exécution trop facile, et qui, trompés par la fougue de ses œuvres les plus achevées, n'y avaient vu que des ébauches.

L'exposition de Meissonier ne nous a pas apporté une semblable révélation : elle nous montre qu'il fut un travailleur infatigable, — nous pouvions le soupçonner déjà ; — elle nous apprend que jusqu'au dernier moment, dans toute sa vogue et sa gloire, il garda la même laborieuse patience ; elle nous permet d'étudier et d'admirer davantage la parfaite maîtrise de son pinceau.

Pourquoi faut-il qu'une telle faculté n'ait pas été mise



au service d'une âme plus sensible et plus haute, et qu'artisan merveilleux, Meissonier, qui fut parfois un grand artiste, n'ait pas été un peintre de génie ?

Léon ROSENTHAL.

---

## LE PASSÉ

---

### I

*C'était un soir d'été, beau comme ceux qu'on rêve :  
La terre s'endormait dans d'immenses frissons ;  
Les flots venaient mourir doucement sur la grève  
Où le vent parfumé caressait les moissons.*

*J'avais dix ans, et j'étais seul avec ma mère ;  
Le soleil se couchait à l'horizon sanglant ;  
Oui ! tout était bien doux, bien calme ; le mystère  
Était religieux, magnifique et troublant.*

*Tout près, des moissonneurs aiguisaient leurs faucilles ;  
Cela faisait un bruit égal et continu ;  
On entendait un chœur lointain de jeunes filles  
Dont l'air nous arrivait délicat et tenu.*

*Le soleil descendait toujours, et nous entrâmes  
Dans un petit jardin dont la porte grinça.  
Nous vîmes s'avancer vers nous deux jeunes femmes :  
On s'assit sur un ban rustique, et l'on causa.*

*Ce qu'on a dit ? Vraiment je ne m'en souviens guère ;  
Je regardais, là-bas, tout au loin, le soleil  
Majestueusement étendre la poussière  
De ses rayons pourprés au bas du ciel vermeil.*